

ROBECCHI Alessandro, *Dove sei stanotte* (Sellerio, 2015, 340 p.)



Voilà un roman policier de haut lignage ! Thriller fantasque, et pas que. L'intrigue en est inhabituelle. Un mystérieux chinois est assassiné dans la très somptueuse demeure du personnage central qui donnait une énorme réception (il est réalisateur d'une émission célèbre à la TV). La demeure est saccagée par une fouille minutieuse. Que cherchait-on ? Carlo Monterossi se sent menacé, et son ami Oscar lui propose une planque ; Carlo, idole de la jetset, se retrouve sur un lit de camp dans la pauvre HLM d'un vieil espagnol taiseux-grincheux.

Il va tout au long du roman découvrir la vie des quartiers pauvres et cosmopolites de Milan. Découvrir qu'il existe, ô surprise, des transports en commun bien pratiques. Découvrir qu'il y a une foule de migrants sud-américains en mal de visas. Apprendre un peu d'espagnol. Se faire battre aux échecs par son logeur ; nourrir de ceviches par l'énorme et pittoresque Carmen, cuisinière et maîtresse de ce dernier. Affronter la pègre mafieuse. Mais surtout s'ouvrir aux autres et à une solidarité dont il n'aurait pas soupçonné lui-même qu'il en fût capable. Au point qu'il devient un vrai héros adopté par tous et très amoureux d'une belle Maria aux yeux de feu. Bel et bien poursuivi par un tueur, Matteo Scipione, il ne comprendra qu'in extremis ce que cherchait celui-ci.

On ne saurait tout raconter. Mais ce livre est une merveille de composition, d'humour, de satire et de poésie. Le style virevolte, la cadence diffère, longue et fleurie pour les chapitres Carlo, secs, à phrases courtes pour le tueur. Au début l'auteur alterne les deux personnages dans des chapitres très courts, ce qui donne une grande vivacité et de la variété au récit. Puis intervient un tiers, un commissaire désabusé mais efficace et perspicace, affligé comme souvent d'un supérieur contestable.

La satire s'exerce dans la description d'une société mondaine vaine, snob et alcoolisée qui papillonne autour du héros. On fête entre autres l'expo de Milan en 2015 qui est le nœud du récit. L'auteur dénonce aussi la corruption et la convoitise des services administratifs.

La poésie pointe dans des descriptions lyriques de paysages, une scène où Maria et Carlo se découvrent au lit (p.194), des citations des chansons de Bob Dylan, dont Carlo est fan.

Et l'humour est partout, et notamment dans de savoureux personnages secondaires, petits caïds, patrons de bar, cuisinières ou intendante (la Katrina de Carlo, une perle moldave inégalée, « una missionaria della perfezione »).

Drôle aussi la scansion des chapitres concernant Carlo par des surnoms modulés qui ponctuent la situation : Carlo, l'Uomo Che Invecchia,...l'Uomo A Piedi, l'Uomo Incazzato Come Un Cobra, El Gringo Milanès, El Hombre Ilegal, l'Uomo... l'Uomo (quand il fait l'amour) ; etc, il y en a une bonne trentaine, et pour finir, l'Uomo Che Aspetta.

Mais l'avant-dernier chapitre dépasse tout le reste en une scène mémorable où un personnage très louche mais très influent vient expliquer tout l'intérêt qu'il y a à étouffer l'affaire. Une démonstration éclatante de la langue de bois. C'est là que culmine toute la virtuosité, assez amère, d'un auteur qu'il vous faut lire absolument... car c'est un régal à tout instant.

Claudine LAURENT
Octobre 2017